

ECCE HOMO, LE SECRET OU L'ITINÉRAIRE PHYSIOLOGIQUE ET INTELLECTUEL DU GÉNIE DE NIETZSCHE.

Assane SANOGO

*Université Félix Houphouët-Boigny – Abidjan / Côte d'Ivoire
assanesanogo394@gmail.com*

Résumé

L'autosatisfaction ostentatoire traverse les lignes d'Ecce-Homo dans une intention polémique. Il s'agit d'une stratégie philosophique conçue comme philosophie physiologique, une hygiène de vie dirigée contre l'idéalisme spéculatif. Cependant, cette hygiène de vie antiphilosophique à certains égards, demeure pour l'auteur d'Ecce Homo le sol nourricier d'une inégalable ingéniosité philosophique dont il se targue.

Mots clés : *philosophie physiologique, hygiène de vie, stratégie philosophique, génie.*

Abstract

The ostentatious self-satisfaction goes right through the lines of Ecce-Homo in a polemical intention. It is a matter of a philosophical strategy conceived as a physiological philosophy, a life-health leveled against the speculative idealism. However, this antiphilosophical life hygiene, in some respects, remains for the author of Ecce Homo the nourishing soil of an incomparable philosophical cleverness that he prides himself on.

Key words: *physiological philosophy, life, health, philosophical strategy, genius.*

Introduction

Sauf grandiloquence et mégalomanie prométhéenne, Nietzsche s'est toujours vanté dans Ecce-Homo d'être des hommes, le plus sage, le plus avisé, le premier détenteur du critère des vérités, celui qui a écrit les plus bons livres qui soient, etc. Cette autosatisfaction outrecuidante, corrélait d'une philosophie physiologique conçue dans une perspective anti-idéaliste, est révélatrice chez Nietzsche d'un talent, un ensemble d'aptitudes et de dispositions naturelles qui, comme un secret, serait à l'origine de ses prouesses, sa sagacité créatrice. Quel est donc, ou plutôt, quels sont chez l'auteur d'Ecce-Homo, les éléments à l'orée de l'éclosion de son génie, cette impressionnante qualité scripturale accoucheuse d'une pléthore d'ouvrages ? A quoi renvoie et correspond précisément chaque

élément révélé dans la constitution des visages comme du portrait du philosophe ?

I- Les éléments déclencheurs du génie nietzschéen

Si Nietzsche clame qu'il est le premier en tout et partout, c'est bien parce qu'il a du génie, un don exceptionnel lié à une hygiène de vie, une organisation physiologique et intellectuelle. Dans un passage précis du livre 2 de son œuvre autobiographique, Nietzsche écrit : « Pourquoi j'en sais un peu plus long ? Pourquoi, en somme, je suis si avisé ? C'est que je n'ai jamais réfléchi à des questions qui n'en sont pas, - que je ne me suis pas gaspillé », (1974 : 112). Un tel discours est révélateur chez Nietzsche d'un don exceptionnel lié à une organisation physiologique et intellectuelle. Il pourrait bien s'agir de ce qu'il appelle « les choses les plus élémentaires de la vie » : l'alimentation, la musique, la solitude, le climat, les délassements, la marche. Mais à cela pourrait s'ajouter la maladie (la douleur, la souffrance), la solitude, compagnons d'un Nietzsche désarmé ; ou pour citer Lou Salomé, on pourrait ajouter : « la douleur et la solitude : telles sont les deux figures tutélaires qui veillent sur la destinée de Nietzsche », (1992 : 36).

I-1- L'alimentation

« Le premier souci nietzschéen, les aliments », écrit avec raison Michel Onfray, (2006 : 62). Le livre 2, *d'Ecce-Homo*, donne à cette affirmation toute sa plausibilité. Nietzsche s'y présente en effet, comme un diététicien connaisseur des arts culinaires, un passionné des mets et entremets substantiels : « Mais il est une tout autre question qui m'intéresse tout autrement, et dont le salut de l'humanité dépend plus que de n'importe quelle curieuse subtilité de théologien : c'est la question du régime alimentaire », (1974 : 113). La question du régime alimentaire revêt une objection théologique comme pour dire qu'une bonne alimentation suffit pour faire un bon philosophe. Et ce bon philosophe, le Nietzsche d'*Ecce-Homo* en est le prototype exact qui, à l'aide d'arguments gastronomiques, développe une stratégie contre l'idéalisme et sa moraline, son ennemi juré, la véritable calamité de sa vie dont il veut se débarrasser :

En fait, jusque dans ma maturité, j'ai toujours mal mangé, ou pour l'exprimer moralement, de manière impersonnelle, « désintéressée », « altruiste », pour le plus grand profit des

cuisiniers et autres frères en christ (...) la meilleure cuisine est celle du piémont ; les boissons alcoolisées me font du mal ; un verre de vin ou de bière par jour suffit parfaitement pour que la vie me semble « une vallée de larmes et de réveils amers (...) Quelques indications encore sur ma morale. Un repas copieux est plus facile à digérer qu'un repas trop léger (1974 : 115).

Divagation ou psittacisme mis à part, nous sommes au cœur de ce que Blondel appelle « la philosophie physiologique », l'une des clés du génie nietzschéen en opposition manifeste au projet idéaliste et théologique : « Procédant cyniquement à une inversion des valeurs, à la cuisine idéaliste des théologiens, il oppose le réalisme de la nouvelle cuisine qu'il prône au péché originel contre Dieu et l'esprit saint, le seul péché redoutable, celui contre le corps et la nourriture qu'il exige », (S. Kofman, 1993: 272).

I-2- Le lieu et le climat

Nietzsche écrit : « La question du régime alimentaire amène à se poser celle du lieu et du climat. Il n'est donné à personne de pouvoir vivre à sa guise n'importe où », (1974 : 115). Si la question de l'alimentation est vécue comme stratégie philosophique contre l'idéalisme, il en va de même pour la question fondamentale du lieu et du climat. Délateur de l'esprit pur, Nietzsche se veut l'adulateur du corps érogène dont l'épanouissement ne va pas sans spatialisation. Le philosophe en ce sens n'est pas un esprit pur, mais un corps qui vit bien et donc, peut penser bien :

Bien des endroits cachés, bien des hauteurs des environs de Nice sont pour moi sanctifiés par d'inoubliables instants (...), c'est le corps qui connaît l'enthousiasme : laissons l'âme hors de tout cela-. On aurait souvent pu me surprendre en train de danser, à cette époque, je pouvais sans trace de fatigue, marcher sept ou huit heures en montagne – je dormais bien, je riais beaucoup – j'étais plein de vigueur et d'une patience à toute épreuve (Idem : 165)

. Disons donc que l'espace, chez Nietzsche, est un champ de significations de sorte qu'à un espace précis correspond une attitude précise, un état d'âme, une mission comme une inspiration précise. Et

Nietzsche s'attèle d'ailleurs à en énumérer comme conjonction de son épanouissement physiologique et intellectuel :

Il s'agit de récapituler les endroits où il eut toujours des hommes pleins d'esprit (...) où le génie s'est presque nécessairement acclimaté (...) Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes, tous ces noms prouvent la même chose : le génie dépend d'un air sec, un ciel pur, c'est-à-dire, de rapides changements organiques, de la possibilité de s'approprier constamment de grandes, et mêmes d'énormes quantités d'énergies. (1974 : 116).

Cependant « Naumburg, Schulpfort a, la Thuringe en général, Leipzig, Bale, autant de lieux néfastes à ma physiologie », (Ibidem).

I-3- La marche

L'hygiène physiologique de Nietzsche ne va pas sans randonnées pédestres. Thérapie ou délassement, la marche accompagne le quotidien du philosophe comme source d'épanouissement : « On aurait souvent pu me surprendre en train de danser ; à cette époque, je pouvais, sans trace de fatigue, marcher sept ou huit heures en montagne », (1974 : 165). Marcheur infatigable, Nietzsche parle de la marche en des termes essentiellement mélioratifs comme adjuvant de la finesse intellectuelle. Il s'agit là d'une sorte de philosophie physiologique dont la conjonction entre le corps et l'esprit est vécue comme tandem conquérant dans l'élan vers le perfectionnement intellectuel. Un passage précis du Crépuscule des idoles le dit : « Etre cul-de-plomb, voilà par excellence, le péché contre l'esprit ! Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose », (1974 : 21). De ce point de vue, ces belles balades dans les îles de Nice, Venise, Sils-Maria, etc., n'ont été, pour Nietzsche, que des tremplins, voire des moments d'une pérégrination intellectuelle.

I-4- La solitude

La lecture biographique de Nietzsche révèle une vie ponctuée par l'esseulement, la dérélition, la proscription, voire, l'excommunication. Il s'agit, entre autres, d'une solitude entraînée par sa rupture d'avec la caste professorale, de sa méconnaissance par le bercaïl, l'Allemagne sa terre natale, du vide douloureux d'un amour impossible, une vie sentimentale mal épanouie. Pourtant, ces différents moments d'une terrible solitude ont été héroïquement vaincus par la force de caractère et la dureté de

cœur du chantre de l'impératif « Devenez-durs ». Comme champion de la solitude, Nietzsche transfigure sa solitude en beauté comme sagacité, créativité, source d'inspiration intellectuelle hors du vacarme assourdissant et de la tartuferie du compagnonnage. Témoin, cet aveu du solitaire d'Ecce-Homo : « (...) Souffrir de la solitude est aussi un mauvais point- moi, je n'ai jamais souffert que la « multitude » », (1974 : 129). Ce Nietzsche esseulé, fier de sa solitude comme compagne vénérée, serait bien le prototype exact de Zarathoustra fuyant la vallée vers la montagne avec son aigle et son serpent car les hommes du commun, frappés d'une otite, voire une métaotite, n'ont pas su le comprendre.

I-5- La maladie et la douleur

Lou Andréas-Salomé, disciple et compagne vénérée du philosophe, avouait : « L'histoire de cet homme unique est, du commencement à la fin, une biographie de la douleur », (1992 : 38). Comme chemin de croix, la vie de Nietzsche est un pèlerinage à travers la douleur et la maladie. De 1880 à 1889, Nietzsche affronta la maladie, côtoya la mort, la vainquit dans un retour à la vie comme dans une sorte de palingénésie. Pourtant « ce rescapé des abîmes », selon les termes si adroits de Daniel Halévy (1948 : 10), a plutôt une vision angélique de la maladie qu'il évoque en termes de remerciements et de reconnaissance :

La maladie me donna, pour ainsi dire, droit à une inversion complète de toutes mes habitudes (...) Elle m'offrit l'obligation absolue du repos, du désœuvrement, de l'attente et de la patience (...) Mes yeux se chargèrent d'en finir avec l'habitude de bouquiner furieusement (...), j'étais sauvé des livres, et, pendant des années, je ne lus plus rien (...) jamais je ne fus plus heureux d'être moi-même qu'aux pires périodes de maladie et de souffrance de ma vie. (F. Nietzsche, 1974 : 153-154).

N'est-ce pas d'ailleurs à cette époque qu'il écrivit Humain, trop humain, Le gai savoir, Ainsi Parlait Zarathoustra, Par-delà le bien et le mal, Le crépuscule des idoles, etc., toutes ces œuvres qui lui ont valu et lui valent encore cette reconnaissance planétaire ? En ce sens et comme veut Sarah Kofman, les œuvres de Nietzsche sont bien plutôt « les enfants de Nietzsche » pour autant qu'elles ont été conçues dans la maladie, l'extrême souffrance, la douleur. Et à Nietzsche de renchérir dans une formule saisissante de son Zarathoustra, son fils exceptionnel : « Pour

que le créateur soit lui-même l'enfant nouveau-né, il lui faut aussi vouloir être la parturiente et la douleur qu'éprouve la parturiente », (1983 : 115). Et Jacques Derrida conclut avec raison que « Nietzsche, on peut le vérifier partout, c'est le penseur de la grossesse », (1978 : 51).

I-6- La musique

Nietzsche écrit : « Sans la musique, la vie serait une erreur », (1974 : 21). La vie quotidienne en est la justification. L'on a, en effet, besoin de musique dans les moments d'allégresse comme dans les moments de détresse. Autant la musique est sollicitée dans les moments de réjouissance, autant elle est sollicitée dans les moments de deuils comme compagne consolatrice. Au-delà de cette interprétation prosaïque, la musique est au cœur de la philosophie nietzschéenne comme sa source motrice. S'il est vrai que « la musique fonde la philosophie » comme dit Michel Serres, (1985 : 130), cette vérité ne s'est mieux appliquée qu'à Nietzsche. Et c'est là le lieu de se rappeler, pour s'en convaincre, le titre complet de sa première production intellectuelle comme sa première œuvre décisive : La naissance de la tragédie, enfantée par l'esprit de la musique. Et la dédicace à Richard Wagner de cette œuvre musicale en ajoute à cette idée significative sanctionnée par cette révélation de Michel Onfray : « Compositeur, amateur et auditeur, Nietzsche a consacré une grande part de son existence à la musique », (2006 : 59). Par ailleurs, cette existence musicale, à l'image du cercle qui a, en soi, son commencement et sa fin, renvoie à une interprétation hégélienne : ce qui est à la fin justifie ce qui était au début : Ainsi Parlait Zarathoustra, testament philosophique du philosophe comme œuvre musicale par son rythme, sa voix, son tempo, est l'accomplissement comme l'achèvement de La naissance de la tragédie du jeune novice devenu virtuose. Ainsi, au commencement comme à la fin de la philosophie nietzschéenne, la musique se présente à la fois comme condition de possibilité et substantifique moelle d'une philosophie conçue comme philosophie de la vie, c'est-à-dire liée à ce que Nietzsche appelle « la musique de la vie ».

II- Les visages du génie nietzschéen

Maintenant que voilà présentés les éléments favorables à l'éclosion du génie nietzschéen, on pourrait tenter d'exposer sommairement ce qu'il conviendrait d'appeler ici « les visages du génie nietzschéen ». Il s'agit de montrer le rapport symétrique qui lie chaque moment précité à la

personnalité intellectuelle de ce philosophe sagace. Il sera ainsi question du « Nietzsche musicien » lié à la question de la musique, le « Nietzsche solitaire » lié à la question de la solitude, le « Nietzsche nomade » lié à la question de la marche, le « Nietzsche valétudinaire » lié à la question de la maladie et de la douleur, le « Nietzsche diététicien-gourmet » lié à la question de l'alimentation et enfin, le « Nietzsche climatologue » lié à la question du lieu et du climat.

1. « Nietzsche musicien »

Le « Nietzsche musicien », c'est le Nietzsche qui se targue et exige de ses auditeurs et lecteurs ce qu'il appelle une « troisième oreille ». Il s'agit de cette oreille fine et régénérée, une oreille donc sensible, en l'occurrence ici, à la résonance du texte, à la polyphonie comme à la musicalité du verbe, sa verve philosophante. Et s'il est vrai, comme dit Sarah Kofman (1993 : 132), que « Le Zarathoustra est avant tout une musique, une voix, un tempo », on ne s'étonnera guère de cette recommandation du philosophe médecin : « Il faut avant tout savoir entendre l'accent qui sort de cette bouche, cet accent alcyonien, pour ne pas se méprendre piteusement sur le sens de sa sagesse », (1974 : 95).

2. « Nietzsche solitaire »

Le « Nietzsche solitaire », c'est ce champion d'une solitude qu'il a vaincue, domptée et transfigurée en béquille intellectuelle. En ce sens, l'une des conditions, ou plutôt, la condition nietzschéenne du perfectionnement intellectuel réside dans l'isolement comme dans l'esseulement : « Il faut se soustraire autant que possible au hasard, aux sollicitations extérieures : l'une des ruses instinctives de la gestation spirituelle consiste à s'emurer soi-même », (1974 : 117). Et l'on sait combien est vaste cette bibliographie du solitaire de Sils-Maria.

3- « Nietzsche nomade »

Le « Nietzsche nomade » c'est le « philosophe itinérant » d'Éric Vartzbed (2003 : 29). Ce Nietzsche qui, d'une féconde solitude, sera contraint et résigné à ne coucher tour à tour que dans des lits d'hôtels comme un romanichel. Cette vie errante est pourtant le corrélat d'une philosophie physiologique perçue par Michel Onfray comme source d'inspiration

créatrice : « La marche est l'auxiliaire de la méditation », (2006 : 165). Et au « Nietzsche nomade » de conclure : « Seules les pensées que l'on a en marchant valent quelque chose », (1974: 21).

4« Nietzsche valétudinaire »

Nietzsche écrit : « Aucun de vous n'a souffert de ce dont j'ai souffert, moi », (1983: 411). En ce sens, le « Nietzsche valétudinaire », c'est le « Nietzsche champion de la souffrance ». Ce héros d'une souffrance sanitaire qu'il a transfigurée en beauté comme levier de créativité. Mieux qu'un ennemi, la maladie comme la douleur n'a été curieusement, pour lui, qu'un ami, un tremplin comme une béquille intellectuelle : « Esprit est la vie qui taille elle-même au vif de la vie ; son propre savoir s'accroît de sa propre souffrance », (1983: 142).

5- « Nietzsche-diététicien gourmet »

Si la diététique est reconnue comme la science des régimes alimentaires dans une intention sanitaire, il n'est pas superflu d'inférer l'idée d'un « Nietzsche diététicien » : « Il faut que l'estomac entre tout entier en activité : première condition d'une bonne digestion. Il faut connaître la taille de son estomac (...). Pas de collation entre les repas, pas de café : le café assombrit. Le thé ne convient que le matin. Peu, mais très fort. Le thé est très nocif et indispose pour toute une journée quand il est trop faible (...) il faut une heure auparavant débiter par une tasse de cacao dégraissée- bien épais- rester le moins possible assis », (1974: 115). Et comme originalité de ce « nouveau diététicien » (S. Kofman, 1992: 33), l'hygiène alimentaire devient l'adjuvant comme le ferment de l'hygiène intellectuelle hors des préjudices métaboliques et ce, pour notre gouverne : « Tu dois manger non seulement avec la bouche, mais aussi avec la tête, afin que la gourmandise de ta bouche ne te mène à la ruine », (1968: 117).

6- « Nietzsche climatologue »

Le « Nietzsche climatologue », c'est le Nietzsche en quête d'espace, de temps comme de température favorable au déploiement de son génie. Cela n'est autre que le froid, la glace, conçus comme espaces de résonance de la sagacité nietzschéenne : « Ce qui conserve mieux le corps

de Nietzsche et donc son « esprit » et ses possibilités créatrices, est le froid », (1993: 112). N'est-ce pas d'ailleurs là qu'il enfanta son Zarathoustra, son fils exceptionnel : « C'est pendant cet hiver et dans ces conditions défavorables que naquit mon Zarathoustra », (1974: 161).

Conclusion

Si Nietzsche a beaucoup souffert et que cette souffrance indicible n'a pas réussi à estomper l'élan vers ses potentialités créatrices, c'est bien parce qu'il a du génie. Un génie lié, en l'occurrence ici, à un ensemble d'organisations et de dispositions physiologiques qui sont les conditions mêmes de sa possibilité : « C'est en cela que consiste mon habileté : avoir été bien des choses et en bien d'endroits pour devenir un, pour pouvoir atteindre à l'unité », (F. Nietzsche, 1974: 149). Et sur ce, Éric Blondel pourrait permettre de clore ce procès : « Nietzsche, « le corps » Nietzsche mange, boit, marche, cuisine, rêve, joue de la musique, prépare son thé ou son cacao dégraissé », (2006 : 143).

Références bibliographiques

- Blondel Éric** (2006). -*Nietzsche, le corps et la culture*, Paris, L'Harmattan
- Derrida Jacques** (1978) *Eperons, Les styles de Nietzsche*, Paris, Flammarion.
- Kofman Sarah** (1992).*Explosion I, « De l'Ecce-Homo » de Nietzsche*, Paris, Galilée,
- Kofman Sarah** (1993), *Explosion II, Les enfants de Nietzsche*, Paris, Galilée,.
- Lou Andréas-Salomé**, (1992) *Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*, Trad. J. Benoist-Méchin Paris, Grasset & Fasquelle.
- Nietzsche Friedrich**, (1968) *Humain, trop humain*, , Trad. R. Rovini, Paris, Gallimard .
- Nietzsche Friedrich**, (1983) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Trad. G.A. Goldschmidt Paris, P.U.F,
- Nietzsche Friedrich**, (1948) *Par-delà le bien et le mal*, Trad. A. Meyer et R. Guast. Paris, Bordas.
- Nietzsche Friedrich**, (1974) *Le crépuscule des idoles*, Trad. J.C. Hemery. Paris, Gallimard, ,

Onfray Michel, (2006) *La sagesse tragique, du bon usage de Nietzsche*, Paris, L.G.F,

Serres Michel, (1985) *Les cinq sens*, Paris, Grasset & Fasquelle.

Vartzbed Éric, (2003) *La troisième oreille de Nietzsche*, Paris, L'harmattan.